

ni les délices du foyer paternel ne peuvent vous empêcher de souhaiter finir vos jours dans ces mystérieuses solitudes. La nature a placé ici, à la portée de tous, un champ immense d'une fertilité sans précédents, capable de nourrir la moitié du genre humain, n'attendant que la charrue pour se couvrir d'épis dorés ; et pourtant, ces plaines fertiles ont encore désertes, souriant au pauvre trouper qui voudrait déjà fuir la rude discipline militaire pour disputer aux heureux hôtes de cet eden, une part de leur domaine.

Je comprends maintenant la haine du Peau-Rouge pour ses oppresseurs de la race blanche. Ses ancêtres, seuls possesseurs de cette immense contrée, coulaient des jours heureux, dans l'abondance, sans souci du lendemain. Le bison, cette manne du sauvage, leur a été enlevé par le Grand-Esprit parce qu'ils n'écoutaient pas les avertissements qu'il leur donnait par la bouche de leurs Sachems de se débarrasser de l'étranger au visage de neige, qui au moyen de l'eau-de-vie, leur infusa ce poison mortel au moyen duquel il se rendra seul possesseur de ce vaste domaine. Le Peau-Rouge, avec cette naïve franchise qui caractérise les hommes vivants près de la nature, se laissa séduire par les dehors mielleux et fourbes de l'homme à barbe touffue. Sous son wigwam, ce dernier trouva l'hospitalité la plus cordiale. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il reconnut sa méprise, et qu'il essaya de rompre les chaînes dans lesquelles l'avaient attaché ses hôtes, que le sauvage s'aperçut, que l'étranger auquel il avait donné asile n'était qu'une vipère qu'il avait réchauffée dans son sein. Il détacha la hache de guerre pour chasser l'intrus ; mais celui-ci, au moyen de l'eau de feu, versée libéralement aux guerriers d'une tribu rivale, en fit ses alliés et par ses insinuations malveillantes en fit les instruments de ses desseins pervers.

Les sauvages s'entre-tuèrent eux-mêmes. Un siècle à peine a suffi pour dépeupler presque complètement la prairie. Les quelques mille guerriers qui traînent misérablement leur vie autour des établissements de leurs oppresseurs, ne songent plus à défendre leur patrie. L'eau de feu a détruit chez eux tout sentiment patriotique. La consommation, cette maladie terrible qui ne pardonne jamais, fait parmi eux de nombreuses victimes. Dans un quart de siècle vous chercherez en vain un échantillon pur de cette race jadis si fière et si forte. Le sang indien se sera mêlé au sang de leurs vainqueurs et de l'unior de ces deux races surgira un peuple fort qui dans un avenir rapproché imposera son influence sur les destinées de ce pays.

MIRÈS DE CATTENOM.

COURRIER DE L'ÉTRANGER

CONFLIT ANGLO-PORTUGAIS

L'ultimatum envoyé par lord Salisbury au cabinet Barros Gomes a contraint le Portugal à céder devant la force et à laisser maîtresse des régions qu'arrose le Zambèze, la toute puissante Angleterre.

C'est là un fait brutal, violent, mais c'est un fait. L'indignation est vive dans l'Europe entière ; mais comme à la violence on ne peut opposer que la violence et que ni la France, ni la Russie, ni l'Allemagne elle-même ne sont disposées à recourir à la force pour réprimer les actes de l'Angleterre, il est à craindre que ce soulèvement de l'opinion publique ne s'use vite et que le Portugal ne soit victime de son zèle pour la défense de son droit.

Mais quels pourraient bien être les motifs qui ont déterminé le *Foreign office* à se jouer de la faiblesse d'un petit Etat ? Le Portugal qui compte à peine trois millions et demi d'habitants, pays sans grandes industries ni grandes cultures, pouvait-il porter préjudice au mercantilisme britannique ? En quoi le commerce anglais eut-il souffert de la domination portugaise sur les peuplades de la côte orientale africaine ? A quoi bon enfin humilier un prince, jeune encore, à peine assis sur le trône et provoquer contre son autorité naissante des défiances nationales qui tôt ou tard le rendront responsable d'une situation qu'il n'a point faite ?

L'Angleterre aurait-elle donc plaisir à se jouer des ardeurs belliqueuses de l'Europe et à montrer à tous sa force et sa puissance dans le jeu des intérêts du monde entier.

Toutes ces raisons, quelque discutables ou plausibles qu'elles puissent être, ne sauraient nous satisfaire. On n'excite pas de gaieté de cœur, les jalousies, les méfiances, les rancunes, et le Cabinet anglais, tout audacieux qu'il soit, est trop habile pour se créer inutilement des difficultés diplomatiques ; car, on n'oublie pas que le cabinet Barros Gomes a, dans sa réponse à l'ultimatum anglais, déclaré ne céder qu'à la force et faire appel à l'article XII de la conférence du traité de Berlin qui soumet à un arbitrage les différends de cette nature.

Evidemment il y a eu des motifs secrets pour déterminer l'acte violent de lord Salisbury. Les uns disent que précisément le cabinet de Saint-James redoutait comme défavorable la décision d'un arbitrage ; les autres que ce n'est qu'une manœuvre électorale destinée à assurer, aux élections prochaines, le succès des conservateurs ; d'autres enfin que le *Foreign office* a voulu couper court à des négociations engagées entre le Portugal et l'Allemagne pour la cession à celle-ci, moyennant finances, des territoires contestés.

Vraies ou fausses, justifiées ou non, ces raisons sont impuissantes à calmer l'émotion publique non seulement dans le petit royaume portugais, mais en Espagne, mais en France, aussi bien qu'à Vienne, Berlin et St-Petersbourg. On dit même que le prince de Bismarck en est fort affecté et qu'il use de tous ses moyens pour maintenir les prérogatives de cette fameuse conférence de Berlin qui fut son œuvre et qui est aujourd'hui indignement foulée aux pieds par le lion britannique.

Il est bien difficile encore de prévoir les conséquences dernières de ce déni de justice. Le Portugal cherche des représailles et il n'en trouve pas. On a fait des démonstrations anti-anglaises, jeté bas l'écusson d'un consul, crié : Vive Serpa Pinto ! mais cela suffit-il à satisfaire un peuple qui s'incline ? Il dira : " C'est parce que je suis faible que l'Angleterre s'est jouée de moi. Eh bien, je veux devenir fort. Si la dynastie qui préside à mes destinées est impuissante à me protéger, je la briserai ; je me proclamerai en république ; j'unirai mon sort à celui de l'Espagne qui, elle aussi, se fera républicaine, et la péninsule ibérique joignant ses forces aux forces républicaines de la France, répondra au défi de l'Angleterre par une haine invincible qui se traduira par des faits ".

Ainsi raisonnera, s'il ne l'a déjà fait, le peuple portugais.

Ces considérations, le prince de Bismarck a dû les soumettre à Londres. Elles sont graves et méritent réflexions. L'Angleterre en tiendra-t-elle compte ? Nul ne le sait ; mais on peut d'ores et déjà présumer le contraire.

PH. DEVILLAIRE

LE CAPITAINE JOUBERT

Terrible homme que le capitaine Joubert ! Grand, très large d'épaules, possesseur d'une énorme moustache tournée en crocs comme celle d'un mousquetaire, et la tête chargée d'une épaisse et magnifique chevelure déjà grisonnante, il avait et dans son air et dans son regard je ne sais quoi qui intimidait et faisait trembler ceux qui osaient l'approcher de trop près.

Cependant, sous de si rudes enveloppes, Joubert cachait un véritable trésor de qualités, et plus d'un soldat avait connu et éprouvé la générosité de son cœur. Tous se plaisaient à raconter cette touchante anecdote dont leur brave capitaine fut le héros, et qui était la preuve la plus éclatante de ses vertus : C'était au temps où Napoléon Bonaparte portait dans toute les contrées de l'Europe la puissance de ses armées et la terreur de son nom ; les rois eux-mêmes, tremblants et effrayés, allaient se prosterner devant un homme sorti du peuple, le soldat de la veille, l'empereur de l'Occident le lendemain.

Cependant la Russie, puissance formidable, résistait encore avec acharnement contre la France victorieuse ; Napoléon, blessé de ce qu'on ne se soumettait à son autorité grandissante, résolut d'aller

porter au sein même du Royaume des Russes la force de ses armes.

Il rassembla 400,000 hommes et vola à Moscou. Joubert, alors âgé de vingt ans, faisait partie de cette grande armée. Il avait pour compagnon inséparable un soldat nommé Pierre Rioux. Nés dans le même village, ayant à peu près le même âge, ces deux amis possédaient l'un pour l'autre une véritable et noble affection, une amitié aussi grande que celle qui unissait jadis Epaminondas à Pélopidas, David à Jonathas.

Nous connaissons les quelques triomphes et les nombreux malheurs qu'eurent en partage nos pauvres soldats dans ce pays de neige. La plupart de ces braves avaient trouvé sur le manteau blanc qui couvrait la contrée le linceul de la mort. N'était-ce pas affreux et lamentable de voir ces vaillants fils de la France, mourir sans combat, les armes à la main, loin de la patrie menacée ? O France, pleure, mère infortunée, pleure sur tes enfants qui par milliers, gisent sur les plaines glacées et désertes de la Russie ! Leurs ossements, ô malheur ! blanchiront là-bas, et seront foulés aux pieds par les chevaux des Cosaques, errants dans ce tombeau !

Napoléon, voyant avec désespoir ses troupes décimées par le froid et la faim, ordonna cette retraite dont le récit arrache des larmes.

Tous ces nombreux dangers augmentaient l'ardente amitié de nos deux héros.

Le brave Rioux, blessé à Moscou, marchait, avec une bien grande peine, appuyé au bras de son compagnon Joubert. Celui-ci, plus fort, supportait avec un courage qui tenait du prodige le froid, la faim et la fatigue.

Voyant son ami déjà bien affaibli, ses vêtements en lambeaux, son visage et ses mains bleuis, sa tristesse et son découragement, Joubert était ému et s'efforçait de lui rendre moins fatigante cette marche dangereuse et pénible à travers d'un pays inconnu. Cependant il voyait avec inquiétude que son inséparable ami faiblissait de plus en plus, et devait infailliblement succomber dans cet affreux désert, loin de la France. Pierre, les pieds et les jambes engourdis par un froid intense, exténué, mourant de faim, dit à Joubert d'une voix presque inintelligible :

— Cher ami, laisse-moi mourir ici, je ne puis plus marcher.

— Non, répondit son compagnon avec émotion, laisse-moi te porter, jusqu'à ce que nous rencontrions un village où je demanderai du secours pour toi ; je suis fort, et je n'aurai aucune fatigue. Non, Dieu ne peut vouloir que toi, mon autre moi-même, meure ici, dans ce pays affreux et funeste.

Et Joubert, sans écouter la réponse de son ami, le prit comme un enfant, et le porta ainsi pendant quelques instants. Mais bientôt, brisé de fatigue, ne pouvant plus marcher, il s'arrêta et déposa son ami sur son manteau étendu sur la couche glacée, et pleura comme un enfant. Rioux lui dit alors :

— Frère, console-toi ; moi, je me sens mourir ; laisse-moi, et va défendre cette malheureuse France !

— Non, ami, répondit avec des sanglots le brave Joubert, je reste ici pour pleurer sur toi que je vais perdre, et t'ayant perdu, à quoi me servira-t-il de vivre ?

— Ah ! dit le moribond, pense à la France ! Elle a encore besoin de toi. Mon frère, nous nous séparons pour un instant ; bientôt nous nous reverrons là haut dans le ciel où tout n'est qu'amour et bonheur !

Pierre, les mains jointes et tenant un chapelet, les yeux levés au ciel, pria avec une ferveur digne des premiers chrétiens.

C'était vraiment un spectacle sublime ; les soldats qui passaient près d'eux, pleuraient d'attendrissement en voyant ces deux amis dont l'attachement devenu proverbial allait se briser sous la faulx cruelle de la mort. Joubert sanglotait penché sur le corps de son compagnon.

— Ami, dit d'une voix bien faible le pauvre Pierre, vois ce chapelet que mes mains pressent avec ardeur ; quand je ne serai plus, tu le prendras et tu le porteras, à ma bonne vieille mère en lui disant que son fils est mort en chrétien et en soldat. Tu le feras, n'est-ce pas ?

— Oui, je te le promets, tendre ami !

— Merci, merci, Joubert, maintenant je puis mourir tranquille ! Oh ! frère, je faiblis... la mort